





LA DEMOISELLE DE COMPAGNIE.



EN parcourant de bas en haut la série des existences déplacées, depuis la portière incomprise « qui n'a pas toujours tiré le cordon, » jusqu'à la sous-maitresse de pensionnat, qui aurait pu épouser le fils d'un pair de France, on trouve la femme de charge, type grave et majestueux qui ne rit pas ou qui ne rit guère, et auquel il faut nécessairement associer la gouvernante, autre physionomie que Collin d'Harleville a si parfaitement saisie et résumée dans le personnage de madame Evrard. Au-dessus de madame Evrard, mais bien au-dessus, dans un monde tout autre, dans des régions toutes nouvelles, loin du contact épais des grands cousins venus d'Auvergne et des plaintes asthmatiques de ce bon M. Dubriage, nous trouvons la demoiselle de compagnie, qui est à la femme de charge ce que celle-ci est à la simple bonne d'enfants, ce que l'intendant est au secrétaire, et le secrétaire au palefrenier ; la demoiselle de compagnie, objet de luxe, fantaisie de bon goût, réservée exclusivement aux gens riches, et que la moyenne propriété ne connaît que par ouï-dire ; à peu près comme les services complets en vieux Sèvres, les chevaux pur sang, les eaux de Bade, les migraines et les vapeurs

Une femme qui a des vapeurs ne saurait se passer d'une demoiselle de compagnie.

A la cour, il y a les dames d'honneur et les dames *pour accompagner*, et cela se conçoit. Toute reine, toute princesse a ses femmes, qui lui servent de ministres, et portent au besoin la queue de sa robe. Voyez l'ancienne tragédie : la femme suivante, *la confidente*, y est de rigueur : Cléone pour Hermione, Céphise pour Andro-

maque, Fatime pour Zaire, Fulvie pour Émilie. Or que sont ces dames, Fulvie, Fatime, Cléone, Céphise et tant d'autres que nous pourrions citer, si ce ne sont d'honnêtes et antiques demoiselles de compagnie ? Mais aujourd'hui les princesses et les reines marchent moins solennellement qu'au temps de l'ancienne Rome ; elles portent des robes plus courtes, elles ont moins souvent occasion de s'évanouir. Elles ont aussi moins de secrets à confier, ou, si elles en ont, elles les placent mieux, dans l'oreille de leur mari, par exemple, ou de leurs cousins, ou de leurs oncles ; car aujourd'hui les souveraines ont de la famille comme de simples bourgeois. Les mœurs se sont ainsi graduellement modifiées. Les confidentes de tragédie ont disparu comme les soubrettes de comédie. OEnone a suivi la disgrâce de Marton. L'emploi de dame d'honneur, de dame pour accompagner, de demoiselle de compagnie, est devenu, comme vous le voyez, une véritable sinécure. Chacun se tient volontiers compagnie à soi-même.

Et cependant l'emploi subsiste, comme chose de montre et d'apparat. Bien des jours s'écouleront encore avant que nous voyions disparaître l'écuyer cavalcadour, le héraut d'armes, la dame d'honneur, ces trois non-sens ! La demoiselle de compagnie surtout a de longues années à vivre. A quoi sert-elle pour le moment ? c'est ce qu'il convient d'examiner.

Et d'abord que signifie le mot en lui-même ? peut-on tenir éternellement compagnie à quelqu'un ? et si charmante, si spirituelle qu'on soit, quelque grâce imprévue et toujours nouvelle qu'on puisse jeter dans le discours, ne risque-t-on pas d'ennuier à la longue et de laisser soupçonner le fond du sac ? On se lie d'une affection réciproque, on finit par s'aimer, par se reconnaître indispensables l'un à l'autre, et alors ce qu'on dit est toujours bien, le silence même a son charme. Soit. Avouez pourtant que c'est un assez médiocre divertissement à loger chez soi qu'une demoiselle de compagnie silencieuse. Les bouffons autrefois devaient faire rire, sous peine du fouet. Une demoiselle de compagnie n'est pas payée pour être taciturne.

Il faut donc qu'une demoiselle de compagnie digne de ce nom parle et se taise, se montre et s'absente à propos. Ceci constitue tout bonnement la plus complète, la plus sensible, la plus humiliante de toutes les servitudes. Lorsque autrefois la dame suivante ramassait l'éventail ou portait la queue de sa maîtresse, la tâche était toute simple ; elle savait à quoi s'en tenir. Mais maintenant que ses attributions ont cessé d'être définies, la dame suivante, chargée de quoi ? de tenir compagnie à madame, ne sait plus où commence, où s'arrête son emploi. Elle doit craindre d'aller trop loin et de fatiguer, de trop demeurer et d'allanguir. Trop ou trop peu de discrétion, double écueil ! Il faut beaucoup d'étude, beaucoup de sens, beaucoup de sagacité pour tenir constamment le haut du pavé dans cette route chanceuse. La moindre gaucherie, le moindre oubli, la plus petite négligence suffit pour vous jeter, confuse et humiliée, aux fossés du chemin.

Et voilà précisément pourquoi nulle position dans le monde n'est plus gauche, plus fautive, plus gênante que celle-là. Une demoiselle de compagnie appartient toujours par son esprit, par ses manières, par son éducation, quelquefois même par sa naissance, à ce monde où elle n'est admise, quoi qu'elle fasse, que sur un pied de dépen-

dance et, tranchons le mot, de domesticité. Que d'amertumes pour elle! que de déboîtres secrets! que de fiertés blessées! que de combats au fond du cœur! que de rougeurs bien ou mal dissimulées! On dit en parlant d'elle : « C'est la demoiselle de compagnie! » ou bien : « Adressez-vous à ma demoiselle de compagnie! » ou bien encore : « Je n'ai trouvé que la demoiselle de compagnie! » Dirait-on avec plus de dédain : « C'est ma femme de chambre... Adressez-vous à ma femme de chambre? » La demoiselle de compagnie, par cela même qu'elle est payée, accepte tacitement l'obligation d'endurer quelquefois les caprices de madame, les maussades humeurs de madame, les emportements de madame. Une parole fière, un geste superbe, équivalaient à une démission, et nous supposons que la demoiselle de compagnie a besoin de sa place.

Il n'est pas rare de rencontrer dans *les Petites-Affiches*, à l'article *Demandes et offres*, entre un cheval à vendre et une cuisinière à louer, l'avis suivant, précédé d'une main dont l'index est allongé :

« On désire une demoiselle de compagnie d'une naissance distinguée, d'un physique agréable, d'une instruction soignée, sachant la musique et l'italien, pour voyager avec une famille anglaise. S'adresser franco à M. R***, à Paris, poste restante. »

Victorine Dujarrier lut un jour cette annonce banale, et se prit à réfléchir sérieusement que sa famille était pauvre, quoique honnête, et que l'éducation qu'on lui avait donnée pouvait recevoir utilement son emploi. En outre Victorine était jolie, elle était musicienne, elle savait l'italien. Elle réunissait donc toutes les conditions requises. Elle s'adressa à M. R***, poste restante, à Paris, et ne tarda pas à recevoir une réponse ainsi conçue :

« Mademoiselle Dujarrier est priée de vouloir bien passer de midi à deux heures, rue du Helder, n°... »

Que de pensées diverses, que d'émotions assiégeaient le cœur de la jeune fille tandis qu'elle se rendait au lieu indiqué! C'était une grande, une solennelle démarche que celle-là! Victorine hasardait seule son premier pas dans le monde. Qui donc l'eût accompagnée? Son père était malade et tombé presque en enfance. Sa mère? Elle n'avait plus de mère. C'était une marâtre qui maintenant commandait au logis, et Victorine n'avait ni appui, ni affection à attendre de ce côté-là. Victorine était isolée, sans guide et sans conseil, portant à elle seule la terrible responsabilité de son avenir.

Arrivée rue du Helder, elle s'informa. La maison de M. R***, un peu triste au premier abord, comme sont la plupart des modernes hôtels de la Chaussée d'Antin, étalait une belle façade sur la rue. La porte cochère, exactement fermée, ressemblait à la porte d'un riche sépulchre, tel qu'il s'en élève dans les quartiers aristocratiques du cimetière de l'Est. Victorine frappa discrètement; un des battants s'ouvrit et laissa voir une cour extrêmement triste aussi, formée de grands murs peints à l'huile et figurant une tenture en couil; à droite, deux ou trois lucarnes, en forme de losanges, indiquaient la remise et l'écurie. Un domestique à veste rouge nettoyait des harnais sous une espèce de hangar, tandis que le concierge, également vêtu de rouge et coiffé

d'une casquette de livrée, jetai force seaux d'eau sur les dalles du vestibule pour en faire disparaître quelques taches mal séantes. Bref, l'aspect de cette maison annonçait la fortune et ce que les Anglais appellent le *comfort*. Et cependant je ne sais quoi de terne et de morose assombrissait cette demeure et faisait asseoir l'ennui sur la première marche de l'escalier.

Quand Victorine entra dans le salon, M. R***, qui était profondément abimé dans une bergère et dans la lecture d'un journal, se leva, et fit, en souriant, trois pas vers la jolie visiteuse. Elle tremblait, il l'encouragea, lui offrit la main, la fit asseoir, et engagea avec elle une conversation de lieux communs, dont je vous fais grâce pour venir directement au fait, comme y arriva finalement M. R***, après une foule de banalités et de politesses.

« Mademoiselle, lui dit-il, je passe ordinairement six mois de l'année en province, dans un château assez maussade que je possède aux environs de Valence. Ce n'est pas là le séjour que je vous proposerais. Ma femme l'habite en ce moment ; nous ne ferions que l'y aller rejoindre, et de là nous partirions pour l'Italie. Madame R*** sera ravie de vous voir, de vous connaître. Il y a longtemps qu'elle me demande une demoiselle de compagnie, et ce sera pour elle une joie de saluer en vous une amie, une amie si charmante et si spirituelle.

— Monsieur... interrompit timidement Victorine en baissant les yeux.

— Non, ce que je vous dis là est l'expression sincère de ma pensée. Vous me plaisez, mademoiselle, vous me plaisez beaucoup, et je serais enchanté de pouvoir faire quelque chose pour votre bonheur... »

L'accent avec lequel ces derniers mots furent prononcés parut étrange à Victorine. Elle regarda pour la première fois M. R***, et lui demanda si son intention était de rester longtemps en Italie.

« Fort longtemps, répondit-il d'abord. Puis baissant la voix : aussi longtemps que vous voudrez. »

Victorine recula doucement son fauteuil, car M. R*** s'était singulièrement rapproché d'elle, tout en parlant.

L'entretien fut dès lors animé et véhément du côté de M. R***, qui s'était pris d'un réel enthousiasme pour les beaux yeux de la jeune fille. Il prodigua les flatтерies, les offres de services, les promesses. Il fit briller les reflets chatoyants de sa fortune, le luxe de sa livrée, il fit enfin tout ce que fait un homme riche, médiocrement spirituel, qui veut subjuguier le cœur d'une jeune fille en s'adressant à sa vanité.

Mais Victorine ne comprit rien à cette habile stratégie du Lovelace ; elle ne comprit pas pourquoi cet homme étalait ainsi à ses yeux son faste et son opulence ; novice qu'elle était, elle s'étonna d'être l'objet d'un tel empressement. Elle était venue tremblante, tout émue de sa démarche, agitée par la crainte d'un refus ; et elle se voyait accueillie, elle se voyait fêtée, flattée, comblée d'éloges et d'adulations par un homme riche, qui ne la connaissait pas, et qui aurait pu prendre vis-à-vis d'elle les airs superbes d'un protecteur. D'abord la façon tout affable dont M. R*** venait au-devant d'elle, enchantait Victorine ; mais bientôt la singularité même de cet

accueil excessif donna à penser à la pauvre enfant qui commença à s'inquiéter de sa situation. Dès ce moment ses paroles devinrent plus rares, ses questions plus brèves, elle ne songea plus qu'aux moyens d'effectuer sa retraite le plus discrètement, le plus promptement possible. R*** s'aperçut du peu de succès de ses séductions et pensa qu'il ne s'était pas fait suffisamment comprendre. Il résolut de s'expliquer mieux, et changeant brusquement de ton :

« Mademoiselle, dit-il à la jeune fille étonnée, à quoi servent les détours ? Vous êtes venue ici persuadée sans doute que vous y trouveriez une femme, et vous m'y trouvez, moi ; vous m'y trouvez seul, et vous n'en paraissez pas extrêmement surprise. Ne voyez-vous pas bien quelle est notre position réciproque, et que tout ce que je vous ai dit jusqu'ici de ma femme, et de mon château, et du dessein où j'étais de vous présenter comme demoiselle de compagnie à madame R***...

— Eh bien, monsieur...

— Que tout cela est mensonge, invention, chimère, et que madame R*** n'a jamais existé, et que je suis garçon, et que je n'ai pas de château aux environs de Valence, et que je m'ennuie de ma solitude, et que je cherche une demoiselle de compagnie *pour moi*, et que... »

Victorine s'était levée dès le premier mot.

« Permettez que je me retire, monsieur, interrompit-elle froidement.

— Mais, mademoiselle, observa doucement M. R***, pourquoi donc êtes-vous venue ? »

Ainsi se termina l'entrevue. Victorine fit une profonde révérence à M. R*** et sortit de cette maison pour n'y plus rentrer.

Quelques traits de cette aventure se retrouvent dans l'histoire de certaines demoiselles de compagnie, que leur vocation prédestine à peupler la solitude des célibataires. M. R*** pouvait fort bien y être trompé, et l'on ne doit pas s'étonner de cette question toute simple : « *Pourquoi donc êtes-vous venue ?* » C'est qu'en effet, puisque Victorine était venue, elle était censée savoir de quoi il s'agissait. Si elle eût eu quelque expérience, elle ne se fût pas prise, comme une innocente, au piège décevant de l'annonce, et M. R*** n'eût pas reçu sa visite. Tenir compagnie à un homme seul, cela est délicat et chanceux, et prête fort à dire aux langues médisantes. Il est juste d'ajouter aussi que rarement une demoiselle de compagnie exerce de semblables fonctions. C'est ordinairement auprès des femmes, et plus particulièrement auprès des demoiselles que leur office les retient. Expliquons-nous.

On sait que ce qui séduit le plus une jeune fille dans la perspective du mariage, c'est la liberté dont jouit une femme mariée. La liberté ! mot magique et vibrant ! Dans un mari, ce qu'on aime le plus, ce n'est pas toujours le mari, mais bien le droit d'être appelée *madame*, de porter un cachemire et des diamants. Nous parlons là des premières ambitions d'un cœur ignorant de soi-même, que rien n'a encore ému, et dont chaque battement correspond à une pensée de coquetterie et de frivolité. Mais après ces premiers désirs de pensionnaire émancipée, viennent quelquefois des vellétés plus sérieuses, des concupiscences réelles. On en vient à réfléchir que la vie est bien triste, le tête-à-tête bien monotone ; que monsieur nous fait

vivre trop retirée, et qu'après tout on n'est plus un enfant; que nous sommes mariée, c'est-à-dire libre, et que nous pouvons recevoir qui bon nous semble et aller où il nous plaît, sans difficulté. A quoi bon, en effet, être mariée, si l'on ne jouit pas de la clef des champs? Le libre arbitre est une des immunités conjugales. Un mari c'est un passe-port.

Mais pour celles qui n'ont point de mari, pour ces pauvres incomprises qui n'ont pu se procurer de passe-port, et de qui la vie inquiète se passe dans la crainte de se voir arrêtée à la douane de l'opinion, pour celles-là surtout, notre civilisation charitable a inventé la demoiselle de compagnie. Bienheureuse invention! la demoiselle de compagnie est un porte-respect contre lequel vient se briser la rage impuissante du *Qu'en dira-t-on*. Le moyen de médire de madame une telle qui a une demoiselle de compagnie? n'est-ce pas là un bouclier, un rempart suffisant? La demoiselle de compagnie remplace avantageusement le mari absent. Elle est attentive, complaisante, elle sait se retirer à propos, ce que ne ferait peut-être pas toujours le mari, fût-ce même l'époux débonnaire de la chanson du *Sénateur*.

Ce n'est pas tout. Dans certaines circonstances difficiles, la demoiselle de compagnie pousse le dévouement jusqu'à prendre pour son compte les amants de madame. Elle devient l'éditeur responsable des aventures galantes: c'est elle qui reçoit les messages pour les transmettre à qui de droit, c'est elle qui fait les réponses. C'est elle que la malignité du monde accable de sarcasmes. La médisance, mise en défaut par elle, s'attaque à elle seule. La demoiselle de compagnie accepte le côté pénible du rôle dont madame a tout l'agrément. Ainsi se trouve appliqué le fameux *sic vos non vobis*.

Mais toute médaille a son revers. Après avoir analysé quelques-uns des avantages de la demoiselle de compagnie, il est juste de faire connaître ses inconvénients.

Ainsi, contrairement à l'exemple qui vient d'être cité, il arrive souvent que la réputation de madame sert de plastron à la demoiselle de compagnie. Les comédies sont pleines de quiproquos semblables, lesquels se renouvellent journellement dans le monde. Les aventures de la dame suivante sont fréquemment attribuées à sa maîtresse, qui devient ainsi responsable des billets doux; des escalades nocturnes, des mauvais propos et des coups d'épée qui se commettent dans les environs, et dont une autre a le profit. Que de vertus intactes et jusque-là respectées, compromises tout à coup par le voisinage dangereux d'une demoiselle de compagnie, sauvegarde trompeuse, préservatif impuissant, arme qui devrait protéger et qui tue! On a vu l'autre nuit un homme rôder sous les fenêtres de l'hôtel. Évidemment, c'était pour madame. On remarque que le jeune comte Horace de*** prolonge fort tard les visites qu'il fait chez madame la vicomtesse. On ne s'informe pas si ces visites sont des tête-à-tête, ou si (ce qui est vrai) la présence de la demoiselle de compagnie est le véritable attrait qui retient le jeune comte. On se hâte de prononcer, en ricanant, que la jolie vicomtesse a le cœur pris, et voilà une réputation de femme jetée au vent des causeries parisiennes. Alors, que faire? à quel parti s'arrêter? garder la demoiselle de compagnie? c'est réchauffer un serpent; la congédier? c'est donner gain de cause aux propos de la malignité qui ne manquera pas

de dire que l'on s'est débarrassé d'un témoin incommode. Égale perplexité des deux parts ! Plaignons la femme qui se trouve réduite à choisir entre ces deux fâcheuses extrémités.

Pour prévenir un malheur semblable, la plupart des femmes qui se donnent le luxe d'une demoiselle de compagnie, se la donnent laide ou à peu près : imitant en cela la tactique généralement suivie à l'égard des femmes de chambre, autre espèce dangereuse ! Mais quand soi-même on est laide, la grande difficulté est de trouver plus laide que soi. Au besoin, on choisit plus vieille, et le même but est rempli. Il y a en ce genre des assortiments très-curieux.

Les attributions de la demoiselle de compagnie consistent principalement à suppléer la maîtresse de la maison, lorsque celle-ci est indisposée ou absente, à faire les honneurs à sa place, à recevoir pour elle les visites, à éconduire doucement les importuns, ceux qu'on ne veut pas voir. Cet emploi demande beaucoup de tenue et de sagacité. Certaines demoiselles de compagnie finissent par être plus réellement maîtresses que la maîtresse elle-même. Celle-ci, à la longue, se trouve occuper la seconde place et jouer le second rôle. C'est une véritable abdication.

La demoiselle de compagnie exerce en outre quelquefois les fonctions de *lectrice*. C'est une variété du genre. La lectrice est ordinairement une grande sérieuse personne entre deux âges, qui a eu de la fortune, des aventures et des malheurs. Écoutez-la : sa vie est un interminable odyssee qu'il vous faudra ouïr du premier chant jusqu'au dernier, ou plutôt jusqu'à l'avant-dernier, car la pauvre femme souffre encore et souffrira longtemps. Sa spécialité est de souffrir. Elle a des sympathies littéraires, des velléités de *bas-bleus*. Elle écrit un roman pendant ses loisirs, un roman dont elle est l'héroïne, et où l'on verra combien il est pénible de ne plus être ce qu'on a été, et combien de dégoûts naissent d'une fausse position, et que la résignation est une vertu sublime, et qu'autrefois Apollon garda les troupeaux chez Admète, et mille autres choses tout aussi consolantes et aussi neuves. Pour faire diversion aux chagrins réminiscences qui viennent l'assiéger parfois, la lectrice soupire de temps en temps des vers, des vers d'amour, gothiques et romantiques, des vers qu'elle écrit « avec son cœur... » sans prétention, sans arrière-pensée, car elle n'aspire pas, la pauvre colombe blessée, à acquérir ce que nous autres nous appelons gloire... Hé, de quoi lui servirait la gloire, à elle qui a manqué sa vocation ici-bas ! La vocation de la lectrice, sachez-le bien, c'était d'être grande dame, d'être riche, titrée, d'avoir un opulent blason sur les panneaux de ses équipages, et cinquante bonnes mille livres de rente, en terres, forêts et châteaux. A quoi, bon Dieu ! a-t-il tenu qu'elle possédât tout cela ! un étranger, beau comme les amours, possesseur d'une belle âme et de nombreux millions, est venu, il y a peu d'années, et a demandé sa main. Le père de la lectrice vivait alors, père intraitable et violent s'il en fut. Ce père féroce ne crut pas à la sincérité du noble étranger qui offrait son opulence. Il pensa que l'Américain ourdissait le plan d'une infâme séduction. En vain celui-ci offrit-il d'aller réaliser sa fortune outre mer, en vain demanda-t-il trois mois pour ce voyage, trois mois ! qu'était-ce que cela ! l'inflexible père refusa. Et l'étranger partit la mort dans l'âme : et, depuis ce jour, on n'a plus reçu de ses

nouvelles et maintenant la lectrice est seule au monde, car son entêté de père est mort en lui laissant sa bénédiction — et des dettes. Chaque jour la lectrice s'attend à voir revenir l'étranger, mais l'étranger ne revient pas. Il s'est marié devers les bords de l'Orénoque, avec la fille d'un riche planteur de la Guyane, qui lui a apporté en dot cent cinquante nègres et mille arpents de rocou et de tabac.

Il n'est pas rare que la lectrice, à force de faire de l'élégie, à force de regretter et de se lamenter, parvienne à intéresser à son sort quelque général gousteux, quelque noble reste de l'empire, pensionné et décoré, dont la vieillesse a besoin de soins et d'affection. Et voilà notre héroïne mariée; la voilà, elle aussi, titrée, riche. Hélas! ce dénouement n'est pas tout à fait celui du roman qu'elle avait échafaudé. Le général est vieux, exigeant, malingre, un peu bourru, très-bourru; et il parle bien souvent de l'empereur. Et voilà notre Indiana toute trouvée. Quelle différence c'eût été, si notre lectrice eût épousé le jeune et opulent Américain!

Heureusement il y a toujours quelque part un neveu, mauvaise tête et joli garçon, qui arrive à point nommé de sa garnison pour offrir des consolations à la femme de son oncle. Règle générale: les fils de famille et les neveux, sont un terrible voisinage pour les demoiselles de compagnie.

On pourrait renverser la proposition et dire avec plus de justesse encore, que: « les demoiselles de compagnie sont un voisinage des plus dangereux pour les neveux et les fils de famille. »

Nous nous proposons de clore ici cette étude; mais nous nous apercevons à temps qu'une dernière variété manque à la présente monographie, variété importante et sans laquelle notre travail demeurerait incomplet. Descendons rapidement les échelons sociaux, et nous rencontrerons quelque part la demoiselle de compagnie *associée*, type exceptionnel, sorte de Bertrand femelle placé là comme le complément indispensable d'un luxe menteur: la demoiselle de compagnie, meuble de prix, meuble d'emprunt, qui impose aux badauds comme les somptueuses devantures de nos marchands et leurs précieux comptoirs d'acajou. Toute maîtresse de tripot a sa *demoiselle de compagnie* qui l'aide à faire aux provinciaux les honneurs du lieu; c'est l'éternelle association de Macaire et de son ami Bertrand retournée au féminin.

La demoiselle de compagnie qu'on vient de voir n'est pas exempte d'ambition. Elle rêve aussi, elle, un avenir brillant, des titres, un carrosse, une loge à l'Opéra! Elle attend chaque jour l'Américain souhaité. Mais, hélas! moins heureuse que la lectrice dont nous parlions tout à l'heure, en fait de colonel de l'ex-garde, notre *associée* n'a sous la main que le baron de Wormspire; elle aime mieux se faire veuve, et, avec des protections, elle arrivera, n'en doutons pas, à se créer un sort quelconque, une *position sociale*: quelque jour nous la verrons ouvreuse de loge, par exemple, ou revendeuse à la toilette, ou maîtresse de table d'hôte, ou chercheuse de remplaçants; à moins que d'ici là la sixième chambre ne s'en mêle, auquel cas la présente biographie ne suffirait plus à nos lecteurs, et nous serions obligés de les renvoyer de la collection des *Français* à celle de la *Gazette des Tribunaux*.

CORDELLIER DELANOE.

